

LES DEUX METHODES DE DESCARTES

Descartes est célèbre pour avoir procuré, entre autres bienfaits intellectuels, une méthode nouvelle. Il l'a proposée dans le fameux Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences (1637).

On prétend souvent qu'il y consigne sa méthode dans les quatre préceptes bien connus:

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle: c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers, et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre¹.

Ces "règles principales" de la méthode ont été universellement vantées, apprises, récitées - et l'on a même parfois tenté de les appliquer...

De grands penseurs ont désigné en elles la principale découverte philosophique de Descartes, et même la seule véritable, mais une découverte profondément révolutionnaire. L'un de ceux qui ont le plus exagéré, à cet égard, c'est Charles Péguy qui n'hésitait pas à écrire:

Dans ce discours de la méthode il n'y a qu'une partie sur six, la deuxième, qui soit des règles de la méthode. En tout, sept pages et demie. Et dans cette deuxième partie même il n'y a que le coeur, en

¹ *Discours de la méthode* - in *Oeuvres complètes*, col. Pléiade, Paris: Gallimard, 1937, pp. 103-104.

tout vingt lignes, qui soit les règles de la méthode. Ce sont ces vingt lignes qui ont révolutionné le monde et la pensée¹².

Eh bien, non! Vingt lignes n'ont pas "révolutionné le monde"! Ni même la pensée! Il faut pour cela plus que le discours ou l'oeuvre d'un homme. Mais Descartes a peut-être cédé lui-même quelque peu à cette illusion...

Du moins ne se contente-t-il pas de quatre préceptes! Le petit discours qu'il consacre à la méthode ne leur sert pas seulement d'accompagnement, ou d'assaisonnement. Sans quoi le *Discours* aurait été écrit pour rien, ou presque. Pour ce qui concerne véritablement la méthode, le lecteur n'a pas le droit de négliger ce qui prépare et précède l'exposé des quatre préceptes, ni ce qui le suit. Ces règles s'insèrent dans un développement dont elles ne sont qu'un moment, d'ailleurs particulièrement important. On ne peut les séparer sans danger de trahison, ni du *Discours*, ni de la première partie de celui-ci.

Dans cette première partie du *Discours*, on le sait, Descartes raconte sa vie. Faut-il prendre cela pour une simple coquetterie de grand savant? De fait, si Descartes a cru éminemment utile, et même intellectuellement nécessaire de faire précéder ses grands ouvrages scientifiques d'une sorte de copieuse préface méthodologique et programmatique, il a aussi cru utile et nécessaire de commencer cette préface par une autobiographie. Il ne fait aucun doute que, pour lui, c'est le *Discours* tout entier qui revêtait une importance décisive, et aussi chacune des parties de ce *Discours*, y compris, bien sûr, la première!

Or il semble que tous les enseignements n'aient pas encore été tirés, de cette première partie; et, à la lumière de notre temps, certains d'entre eux peuvent se mettre mieux en valeur.

Loin de "révolutionner le monde", comme l'imaginait Péguy, les quelques préceptes de la méthode n'ont même pas réussi à régir la pensée de Descartes. De fait, ils ne contrôlent même pas le *Discours* où

² Péguy, *Note conjointe. Sur Bergson*, p. 51. Dans sa *Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne, Oeuvres complètes*. Paris: NRF, tome IX, 1924, p. 26. Péguy insiste: "Qu'est-ce qui fait la si haute et si grande et si juste fortune de la philosophie cartésienne? Ceux qui ont lu les oeuvres complètes de Descartes ailleurs que dans les limpidités des manuels savent que toute la fortune de Descartes et de la philosophie cartésienne a été faite par quatre ou cinq lignes qui sont dans le *Discours de la méthode*. Et c'est tout. Et ces quatre ou cinq lignes, ces quatre ou cinq phrases sont précisément des préceptes pour ainsi dire de morale mentale, quelques principes *antérieurs* d'hygiène mentale, des règles de *méthode* enfin, c'est lui qui le dit, non des principes ou des révélations ou des conclusions de système."

ils apparaissent.

Descartes et sa "méthode"

La manière dont Descartes les introduit et en limite le nombre leur semble déjà tout-à-fait contraire. Il ne justifie cette parcimonie que par une vague inférence analogique, juchée tant bien que mal sur un préjugé trivial, dans la plus coupable prévention et avec la plus grande précipitation:

Et comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Etat est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées, ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants...³.

Rien de ce qui est affirmé là ne nous paraît évident, constatable, incontestable. On ne saurait céder plus complaisamment au préjugé politique et épistémologique de la simplicité! Si l'on voulait appliquer pointilleusement les préceptes de la méthode, si l'on voulait les "observer fort étroitement", alors l'analogie sur laquelle repose la limitation drastique de leur nombre pourrait même être dénoncée comme un cercle vicieux: ils s'établissent pratiquement sur une prévalence de la simplicité qu'ils ont pour tâche, entre autres, de justifier théoriquement.

S'il laisse ainsi jouer la désinvolture dans la fondation des préceptes, comment Descartes la contiendrait-il dans leur application? Ne s'abandonne-t-il pas à la "précipitation" lorsque, faisant l'éloge des "fondements de sa physique", il prétend "qu'il ne faut que les entendre pour les croire", invoquant ainsi une évidence qui prive de tout intérêt la démonstration promise ensuite?⁴ Peut-on donc encore croire quelque chose sans en avoir préalablement douté - si l'on obéit aux préceptes et si l'on s'est laissé pénétrer de l'esprit du *Discours*?

Descartes ne s'en tient d'ailleurs nullement aux préceptes dont il a délibérément limité le nombre. Chemin faisant, il en ajoute bien d'autres, et ces ajouts ne sont certes pas méprisables. Ainsi, il affirme l'exigence méthodique de rechercher toujours la causalité, et, à cet égard, de parler des hommes dans le même style que du reste, "c'est-à-dire en démontrant les effets par les causes, et faisant voir de quelles semences

³ *Discours de la méthode*, op. cit., p. 103.

⁴ *Ibid.*, p. 138.

et en quelle façon la nature les doit produire"⁵.

La "production des effets à partir des semences", belle idée! Se trouvait-elle impliquée dans les préceptes ? Leur est-elle conforme ? S'accorde-t-il avec eux, ce point de vue génétique dont Descartes constate ailleurs la valeur et la fécondité: "La nature (des choses) est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte que lorsqu'on ne les considère que toutes faites"⁶?

Pour ne pas compter parmi les "préceptes", voilà des indications qui s'appliquent remarquablement à la procédure de Descartes lui-même, dans le *Discours*: il est bien plus aisé de concevoir la nature des règles "toutes faites", qui constituent la méthode proposée, dans la deuxième partie, lorsqu'on les a vu naître peu à peu, dans la première partie. On les comprend encore mieux lorsque Descartes nous dit, dans cette première partie aussi, de quelles semences ces préceptes ont été produits. Et Hegel, lisant tout cela, aurait dû jubiler. Le plus étonnant est qu'il soit resté impassible à cette lecture.

Il est assez facile de "relativiser" la portée des préceptes méthodiques, de montrer qu'ils ne satisfont pas au programme "absolutiste" que Descartes affiche ailleurs, et notamment dans son écrit antérieur, les *Règles pour la direction de l'esprit*. Pourquoi donc n'a-t-il pas achevé la rédaction de cet ouvrage, pourquoi n'a-t-il pas publié ce qu'il en avait composé ? Un des motifs de son abstention se trouve peut-être dans le constat de la distance qui les éloigne du *Discours* et de ses "préceptes". Ceux-ci reçoivent un complément et un éclairage très précieux de la publication posthume des *Règles pour la direction de l'esprit*, et l'on ne saurait estimer trop haut la chance, pour nous, de les avoir retrouvées. Mais, évidemment, leur confrontation avec le *Discours* marque le caractère relatif des deux écrits: deux étapes dans la progression d'une pensée sans cesse active, complexe, se mouvant à rythme syncopé.

Les préceptes du *Discours* dévoilent, mais en même temps dissimulent, un espace intellectuel beaucoup plus vaste que l'étroite plage sur laquelle ils concentrent leur faisceau lumineux. C'est un clair-obscur à la Rembrandt. Le génie de Descartes ne se manifeste pas tout entier en eux. Le *Discours* lui-même prend ses distances à leur égard. Ne pose-t-il pas comme condition pratique de leur usage, l'adoption d'une "morale par provision" élaborée toute entière sans eux, et même, on peut bien le dire, contre eux ? Dans l'imagination de cette morale par provision, la

⁵ *Ibid.*, p. 123.

⁶ *Ibid.*, p. 123.

prévention, la précipitation et la confusion s'en donnent, si l'on ose dire, à coeur joie !

Il serait d'ailleurs intéressant d'examiner minutieusement leur rôle effectif et le degré de confiance qui leur est accordé dans les *Traité*s scientifiques dont ils sont la *préface* et dont ils doivent recevoir une illustration exemplaire.

Mais, en tout cas, ne savons-nous pas qu'après tant d'années leurs conclusions sont périmées et que, même si leur contenu scientifique résultait d'une stricte observance des préceptes méthodologiques, ceux-ci n'en recevraient pour autant aucune confirmation décisive. Ils gardent pour nous l'intérêt historique d'une étape désormais franchie.

Si Péguy leur conférait une dignité exclusive, d'autres philosophes, et parmi les plus grands, les négligèrent entièrement. Dans leurs *Leçons* sur Descartes, Schelling et Hegel situent ailleurs le mérite du philosophe français: dans ce qu'ils tiennent pour son "système", et dans son idéalisme. Or les préceptes de la méthode ne conduisent pas par une sorte de nécessité au doute méthodique, encore moins au doute hyperbolique, au *cogito*, au dualisme et à toutes les conséquences que Descartes veut en tirer.

La méthode constituante

Quoi qu'il en soit de ces ajouts, de ces infidélités, de ces errements, Descartes a pourtant voulu proposer une nouvelle méthode, heuristique, prospective, normative. Il a constitué cette méthode, il l'a codifiée et il l'a affichée dans le *Discours*.

Alors se pose à son égard une question véritablement fondamentale: comment Descartes a-t-il découvert ou inventé cette méthode, comment s'y est-il pris pour la constituer ? Visait-il d'ailleurs comme une fin cette constitution, avant de l'accomplir ?

Descartes n'a évidemment pas découvert cette méthode en en suivant volontairement les préceptes, puisque ceux-ci n'étaient pas encore posés comme tels. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ait procédé n'importe comment, d'une manière quelconque. Celui qui exhibe une méthode n'obéit pas toujours scrupuleusement à ses règles, mais celui qui croit procéder à l'aventure suit peut-être un chemin qui le mène quelque part, et l'on peut après coup apprécier l'intérêt du parcours.

La méthode active mais peu consciente grâce à laquelle on découvre une méthode que l'on pourra proclamer, se révèle peut-être plus intéressante que la méthode enfin constituée. Le comportement de Descartes, en cette affaire, révèle sa lucidité, sa tranquille audace

intellectuelle, son génie.

D'abord, remarquons-le, il sait éviter le piège de la régression à l'infini. Si nous découvrons la méthode préalable qui permet de constituer la méthode achevée, il faudra découvrir la méthode antérieure qui a permis de découvrir cette méthode préalable, et ainsi, de méthode en méthode, avancer sans espoir de jamais aboutir...

Descartes saute par dessus cette difficulté, en effectuant ce qui pourrait paraître à beaucoup d'observateurs comme une sorte de coup de force, s'il ne le décrivait en termes si paisibles, et si vagues. Il déclare en effet:

Je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins qui m'ont conduit à des considérations et des maximes dont j'ai formé une méthode..."⁷.

"Chemin, c'est méthode", comme le souligne Etienne Gilson dans son si précieux *Commentaire du Discours de la méthode*⁸. Descartes "a été conduit", dans sa jeunesse, par "certains chemins", jusqu'à sa méthode constituée et proclamée. Ainsi distingue-t-il lui-même une méthode constituante - les chemins par lesquels il s'est laissé conduire et une méthode constituée, la méthode à laquelle ces chemins l'ont fait parvenir. L'art de Descartes consistera parfois, il faut bien l'avouer, à passer sans le dire d'une méthode à l'autre, ou même à les confondre.

Le mot méthode signifie originairement *chemin* et l'on remarque souvent l'usage fréquent par Descartes des mots qui, pour désigner le mouvement de la pensée, et ses conditions, évoquent le chemin, la route, la voie, le sentier, le carrefour, le cheminement, l'avancée, le parcours, la marche, la course, le pas, le détour, la ligne droite, l'itinéraire... Cette terminologie et ces images obsèdent véritablement Descartes. Notons dès maintenant qu'elles se montrent tout aussi obsédante dans la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel. Mais Hegel, bien sûr, marque mieux les caractères spécifiques d'un cheminement de la conscience, alors que Descartes, visiblement, s'empêtre dans les déterminations topographiques prises trop au sérieux.

Pour Hegel, qui dépasse l'image dès qu'elle est posée, et qui ne la pose que pour la dépasser, le chemin que la conscience parcourt dans

⁷ *Ibid.*, p. 92.

⁸ Descartes, *Discours de la méthode*, édité et commenté par Etienne Gilson. Paris: Vrin, 1925, p. 258.

sa formation est un chemin qui se construit et se parcourt lui-même, c'est-à-dire précisément tout autre chose que ce que l'on appelle ordinairement un chemin, et même son contraire.

Descartes appréhende lui-aussi, plus ou moins confusément, cette identité du chemin, du chemineau et du cheminement, dans le développement de sa propre conscience, mais, en quelque sorte, à côté de cette identité, il n'en maintient pas moins l'isolement dogmatique des déterminations mises ainsi en jeu.

La conduite

Dans le précepte cartésien: "Conduire par ordre mes pensées", - précepte essentiel à la méthode -, certains commentateurs, et parmi les plus prestigieux, retiennent surtout, et presque exclusivement, la notion d'*ordre*. Faut-il donc négliger les deux autres termes: "conduire mes pensées" ?

Peut-on "conduire ses pensées" ?

En relisant le *Discours*, on s'aperçoit que la pensée de Descartes, sur ce point, se conduit fort diversement et ne respecte aucun ordre des termes mis ainsi en relation. Ce flottement des déterminations ne laisse pas d'être instructif.

Il suggère certaines questions: Qu'est-ce que conduire ? Qui conduit ? Qu'est-ce qui est conduit ?

Parfois c'est la raison qui semble tenir les rênes: Descartes, par exemple, remarque que notre vie intellectuelle eût été beaucoup plus assurée et féconde "si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle"⁹. La raison peut-elle à la fois être au service d'un sujet, qui en fait usage, et "conduire" ce sujet, devenu en l'occurrence son objet ?

Dans le titre même du *Discours*, la raison accepte son rôle d'objet de la conduite: *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison...* Conjonction de mots très confuse, si l'on devait la prendre à la lettre: le conducteur, en cette affaire, ne serait pas la raison, et cependant c'est la raison qui tient la barre !

Diriger ses pensées, c'est vite dit. Qui dirige, sinon les pensées ? Suis-je autre chose que mes pensées ?

Parfois Descartes ne livre les commandes ni à la raison, ni aux

⁹ Descartes, *Discours de la méthode* - in *Oeuvres complètes*, coll. Pléiade. Paris: Gallimard, 1937, pp. 99-100.